

I.....	7
II.....	19
III.....	31
IV.....	43
V.....	55
VI.....	71
VII.....	85
Épilogue.....	97
L'Encre sèche.....	103

I.

C'est un flot incessant. Un courant qui, en passant au travers d'innombrables et invisibles canaux, fait trembler le tout, sur un tempo régulier. Une pression. Une pulsation.

La vie bat son plein.

Les deux soleils du monde d'Ankr sont au plus haut dans le ciel ; l'un d'eux, Idir, le petit, se cache derrière les nuages de coton voyageant dans l'azur. Mais le plus gros, Okin, est bien visible, bénissant les terres d'une chaleur confortable ; un léger vent du nord adoucit ses rayons.

La forêt est calme. Des échos de chants d'oiseaux, de tous timbres et de tous tons, sonnent dans les couloirs chaotiques de la dense végétation ; rien de plus. Même le cours d'eau, là, n'a guère à ajouter à la mélodie naturelle qu'un discret clapotement peu retentissant. Calme...

...Ou presque.

Imperceptible dans l'air, les pulsations résonnent pourtant, sans discontinuer. La vie retentit, mais ne se fait pas entendre. Sinon dans la terre.

Au creux des arbres, au cœur des plantes, le tempo est là, puissant, le courant une tempête

épique, ode à leur vitalité.

La forêt est forte.

Sauvage, sa vaste force naturelle faisant vibrer le bois, de la pointe des racines aux extrémités des plus hautes branches de ses gardiens.

Les arbres, jeunes et millénaires, larges et minces, sombres ou d'écorces plus claires, communient. Et si la plupart des oiseaux et autres animaux, de même que les plantes plus petites, n'entendent rien de cette puissante paix spirituelle, de ces pulsations, les arbres, eux, en sont tous instruments et spectateurs.

De même, pour ce dernier aspect, que la silhouette enjambant le ruisseau.

Ce n'est pas un oiseau ; quel genre d'oiseau marcherait sur deux pattes, et n'aurait pour ailes que deux branches flexibles sans la moindre plume ? Non, c'est là un tout autre animal. Quelque chose qui, non content d'être bipède, et aussi bien dépourvu de fourrure que de plumage. Quoique, la créature possède bien quelques poils, notamment au sommet de sa tête ; très longs, comme si cela pouvait compenser son manque, sur le reste de son corps. Mais, pour elle, cela n'a pas d'importance : parce qu'elle n'a rien pour se prémunir des aléas du temps, elle s'est inventée sa propre protection. Son écorce, en somme.

De la véritable écorce, en réalité, récoltée sur des arbres morts et mélangée à d'autres matières. Certaines, fabriquées, elles aussi, de ses mains. Du

tissu, par exemple. Du métal, aussi, mais différent de celui que l'on trouve dans la nature ; raffiné, travaillé et modelé pour s'ajuster à son corps.

Pour autant, cette créature, la forêt le sait, n'est pas une intruse. Loin de là. Car bien qu'elle s'habille et se tienne à la façon des plus détestables de tous les importuns, les envahisseurs Mankeïs à deux pattes, qui dévastent et font souffrir la forêt sans raison, elle, elle n'est pas l'un d'eux. Non.

Elle est Fae.

Et les Faes sont amies de la forêt, gardiennes et guerrières à son service.

Celle-ci, visiblement un mâle, fort mais non moins gracieux, s'avance entre les arbres, partageant leur communion. Certes, son casque, orné sur le front de cornes de bouc, et dont les innombrables branches courbes en arrière de son crâne semblent flotter autour de ses cheveux noirs, l'aveugle ; sa face d'écorce sans trou pour ses yeux est simplement marquée d'une longue fente verticale, en son centre. Néanmoins, son pas est sûr, agile, son regard véritable aussi fiable que son sens perdu. Plus encore, en réalité.

Car sans ses yeux, la Fae voit les pulsations.

Car sous son heaume-visage, la Fae partage la force de la forêt.

Une autre arrive ; femelle, celle-ci. Un peu plus grande, son casque identique mais sa tenue légèrement différente, elle marche dans les pas de l'autre. Toutes deux semblent avoir un objectif en

vue : leur direction, passé le ruisseau, est rectiligne et sans hésitation.

Le chaos naturel ne les ralentit pas le moins du monde. Dans le labyrinthe de la forêt, nombreux sont les Mankeïs à trébucher sur racines et rochers, se plaignant à l'envie de la présence de ces obstacles. Des obstacles immobiles et présents en ces lieux bien avant leur passage...

De même, bon nombre de ses odieux intrus ne parviennent à garder bien longtemps un sens de leur chemin, plus inaptes à s'orienter que des nouveaux nés. Et ainsi s'imaginent-ils malin en forçant la création de leurs routes et chemins, scariifiant la forêt, abattant des arbres pour pallier leur faiblesse.

Les Faes, elles, ne se plaignent pas. Elles apprennent. À l'écoute des arbres, elles vont et viennent dans l'apparent désordre de la forêt, sans hésiter ou douter. Il est dit que, parmi les plus âgées, certaines sont même capables d'aller où bon leur semble sans même avoir à demander leur chemin aux arbres, ou suivre les pulsations. Juste par instinct.

Ces deux-là n'en sont pas à ce stade, cependant ; leurs sens pleinement ouverts sur leur environnement, elles suivent les indications de leurs compagnons enracinés. Évitant tout de même, sans grands gestes ni démonstration d'agilité, les racines et rochers modelant çà et là le relief du sol.

L'appel se fait de plus en plus fort...

C'est un écho singulier, dans l'ode naturelle. Comme une note supplémentaire, inhabituelle mais pas intrusive.

Une requête.

Sa source, que les deux marcheuses suivent depuis le lever du jour, est multiple. Éparpillée à travers toute la forêt, chaque origine produisant l'exact même appel. Comme souvent, après un orage aussi violent que celui de la veille. Ce prochain point, cependant, devrait être le dernier ; l'une comme l'autre peuvent le sentir.

Un arbre. Vraisemblablement mort. Frappé par la foudre. De fait, il n'a brûlé que de l'intérieur, son épaisse écorce noircie la seule preuve encore debout de son ancienne grandeur. Ça, et l'appel à l'aide.

Le vieux gremlin n'est pas encore complètement parti. Un éclat de volonté persiste, les pulsations traversant son bois affaibli, battant toujours le rythme. Il s'accroche. S'accrochait, en attendant les Faes.

Et en voici deux. Le mâle, en découvrant l'arbre mourant entre ses congénères, accélère le pas, se précipitant auprès de lui. Comme pour exprimer tristesse et compassion, il s'accroupit, et dépose délicatement la paume de sa main droite sur la base du tronc creux meurtrie.

La femelle, plus cérémonieuse, s'approche respectueusement, quand bien même la cadence de sa marche se fait un rien plus nerveuse ; ce dernier

arbre, dernière source de l'appel, est touché plus gravement encore que tous ses compagnons d'infortune. Que ce soit ceux également pris par les éclairs de la veille, ou les récentes victimes des incendies barbares déclenchés par les Mankeïs. Et il lui aura fallu attendre bien plus longtemps que les autres pour voir son vœu exaucé ; les Faes sont si peu nombreuses, et la forêt, si vaste...

...

Les arbres le savent : leur survie est menacée. Aussi certains, généralement les plus anciens arrivant aux portes de la mort, s'embrasent parfois d'un désir farouche ; ils veulent donner une chance aux autres de vivre. Aider les Faes dans leurs tâches. Leur offrir des forces. Des renforts.

Pas de temps à perdre ; les heaumes-visages de bois des deux Faes s'illuminent d'un éclat surnaturel. Une lumière, d'un ton vert luisant, émanant de la fente verticale sur leur face. Les deux échangent un hochement de tête, avant de se retourner vers leur aîné mourant. Le mâle appose sa seconde main sur l'une des grosses racines de l'arbre, l'autre toujours aplatie sur sa base. La femelle, restant debout, fait de même à sa hauteur, les deux bras levés, paumes contre l'écorce.

Le vieil arbre pousse un audible soupir de soulagement. Un son, un véritable son, qui résonne dans l'air. Au même moment, depuis les mains des deux Faes, la lumière verte se propage, d'abord à la surface, puis dans les profondeurs de l'écorce. Le

râle s'éteint, en même temps que celui qui l'a poussé ; le combat du mourant est arrivé à son terme. Les Faes poursuivent le rituel : l'éclat vert achève sa prise de possession du bois sans vie. Puis, illuminée, la matière naturelle se déforme soudain.

Guidée par les mains des gardiennes, ou guidant leurs mains par sa transformation, l'écorce luisante s'agglomère, se tord et se torsade. Le large tronc, creux, devient une tige pleine, solide. Puis celle-ci gagne de nouveau en épaisseur, mais de façon irrégulière.

À sa base, sous les mains de la Fae mâle, la forme se scinde en deux supports distincts, à la manière de jambes. Les paumes de la femelle, elles, suivent la formation d'un semblant d'épaules, puis d'une tête.

Pas ronde, cette tête : couverte de cornes et de protubérances de tailles variées, comme une tentative de copie ratée des heaumes-visages si fins des Faes. D'autant plus ratée que, sous les pouces de la femelle, deux yeux bien dessinés paraissent, là où l'on s'attend à en trouver. Le tout souligné d'une large bouche, mais pas de nez ; plus de traits que n'en ont les Faes casquées, en somme. Moins que les Mankeïs détestés, cela dit.

À ce stade, une sorte de danse débute. Une succession de mouvements gracieux, de la part des Faes, qui répondent à la question précédente : à les voir enfin se déplacer, il est clair que, jusqu'ici, c'était la matière elle-même qui dictait la position de

leurs mains, au fil de ses fluctuations. Mais plus maintenant. Certes, les paumes sont toujours à même le bois luisant, son éclat vert toujours des plus vifs sous la canopée, mais le reste des corps s'animent.

La femelle, concentrée jusqu'alors sur le visage de la création en cours, fait progressivement glisser ses paumes au sommet de la tête ornée ; la créature est d'une pomme plus petite que son compagnon. Là, forçant imperceptiblement sur son index droit, elle trace dans la matière des spirales, parfaitement régulières.

Le mâle, lui, accroupi, se redresse lentement, déplaçant sans les en retirer ses mains sur l'écorce, partant de ce qui pourrait être considéré comme les chevilles de la créature naissante pour remonter sur son dos. Arrivé là, enfin debout, il remonte encore sa gauche sous le cou de la silhouette lumineuse, laissant la droite au milieu de sa surface dorsale. D'un mouvement brusque, presque violent, mais sans frémir, il plante soudain ses cinq doigts dans la chair chaude et encore malléable, comme un oiseau de proie replie ses serres. Sur cette prise, il tire ensuite prudemment.

Chaque Dryade est unique. Tant parce que chaque arbre mourant, dans son désir de donner vie, est différent, que parce que chaque Fae est différente. Toutefois, ces sœurs des gardiennes guerrières, enfants directes de la forêt, ont toutes en commun ce détail : de leur dos émerge une branche massive, prolongation du tronc de leur arbre-père, dont la